

– Notes sur le peintre Frédéric Rouge –
par Georges Addor, chancelier d'Etat

Frédéric Rouge est né à Aigle le 27 avril 1867. Il suivit le collège de sa ville natale jusqu'à 16 ans, puis passa une année à l'Ecole des Beaux-Arts de Bâle, cours dont il sortit premier. Après un stage de quelques mois chez le peintre d'histoire Walter Vigier à Soleure, il partit pour Paris où, trois hivers de suite, il travailla à l'Académie Jullian. Dès lors, il fit encore un séjour à Florence, où il étudia les peintres italiens. Après quoi il rentra au pays, à Aigle d'abord chez ses parents, puis à Ollon, où il s'est marié et où il vit actuellement.

Avec son veston de velours, son large feutre noir, sa grande barbe, son regard à la fois perspicace et bienveillant, Rouge est une figure d'artiste bien caractéristique, comme estimée, aimés de tous. Il est peintre ; mais, aussi, il est paysan ; mais, aussi, il est, passionnément, pêcheur et chasseur et vigneron, et montagnard et je ne sais quoi encore ; tout ce qu'on peut être quand on est un Vaudois, artiste, solide, et qui adore la nature ; qui adore son pays surtout. Car Rouge est attaché à la terre vaudoise non seulement par sa race et sa famille mais par toutes les fibres de son être, et nul ne la connaît comme lui dans son visage extérieur comme dans son âme ; nul ne la possède et ne l'exprime avec plus d'amour, mais aussi avec plus de vérité saisissante et profonde. Nul n'a plus que lui les qualités que donne cette terre aux meilleurs de ses fils : la dignité dans la cordialité, la courtoisie naturelle, la sensibilité, la bonté.

Avant tout, du moins par ses toiles les plus connues, il est le peintre de la vallée du Rhône et des Alpes Vaudoises, dans leurs sites familiers ou grandioses comme dans leurs types : bûcherons, vachers, chasseurs. Mais il n'est pas que cela et son oeuvre est extraordinairement diverse ; sujets de genre, paysages, portraits, anecdotes, il a tout abordé. Et l'affiche, variété d'une formule très spéciale, où il excelle. Et des illustrations d'ouvrages d'art. Et la peinture militaire ; nul n'a su noter comme lui le soldat spécifiquement vaudois, fier de son uniforme neuf et clignant de l'oeil du côté des belles filles, ou landsturmien à la moustache terrible avec de petits yeux pétillants de malice. Là, comme chez ses bûcherons et ses chasseurs, c'est une collection de délicieuses têtes et attitudes du cru ; et combien émouvantes parfois ! Car si les « Dernières Nouvelles », le martial sous-officier qui lit le journal du matin devant le poste de garde, n'est qu'une magistrale anecdote, il y a ces pages sur la « Mobilisation » et la « Démobilisation », si nobles et si sobrement vraies à la fois, où, avec émotion, tout le pays à un moment donné s'est reconnu, s'est senti exprimé avec une force, une éloquence saisissante.

Car Rouge comprend l'art, son art à l'ancienne manière, qui était de probité, d'observation et d'effacement de l'artiste devant son sujet, lequel seul importe. De conscience aussi ; son atelier est plein d'esquisses, d'études, de détails d'attitudes ou de gestes repris dix fois, avant d'être admis dans l'oeuvre définitive. Rouge travaille énormément, en effet, sous ses airs de flâneur et de doux rêveur, et, quand on fait le compte de ce qui existe de lui ici et là, on reste abasourdi ; une de ses expositions récentes ne réunissait-elle pas quelques 70 tableaux ! Mais il n'aime pas être bousculé et n'a jamais accepté de travaux livrables à époques fixes. Toute contrainte lui est odieuse. Il répond : « quand ce sera prêt, vous le verrez bien ».

Ces dernières années, un nouveau champ d'activité s'est ouvert à l'artiste : le vitrail d'église. Il débuta par l'église de sa ville natale, Aigle ; et puis d'autres communautés s'adressèrent à lui, entre autres celle de Vionnaz, en Valais. Vaudois et protestant, c'est vers lui que se tournait une paroisse Valaisanne et catholique ; cette confiance n'est-elle pas significative et singulièrement honorable pour le peintre ? Il ne la déçut pas. Toute la douceur évangélique, toute la ferveur de l'adoration, toute la pureté et la sainteté des bienheureux dont l'oglise fait ses parrains rayonnent de ces vitraux de Vionnaz, qui représentent Sainte-Thérèse envoyant des anges répandre ses bienfaits sur la terre, et l'apparition de la Vierge Marie à Bernadette Soubirous, la voyante de Lourdes. Et toute la vérité des attitudes. Car c'est cela, cela aussi qui est la grande caractéristique de Rouge ; dans tout ce qu'il a peint, on trouve la vie même, familière,

aisée, naturelle. Et dans toute son essence, dans toute sa signification profonde, son âme, sa poésie. Ses paysages lumineux et doux, on dirait qu'ils se sont donnés à lui avec amour, totalement. Ils sont mieux que beaux ; ils vous attirent, vous prennent, vous font longuement, délicieusement rêver. Et ses types, il semble qu'on vient de les croiser et qu'on les reconnaît, avec amitié. Ils sont vrais davantage, presque, qu'ils ne le seraient en chair et en os, tellement le peintre les a saisis dans leur caractère propre, fouillés, médités. Et dans la carrure tranquille de ses chasseurs et leurs yeux clairs, il y a tout un pays, toute une race, toute une poésie aussi, sereine et forte. On ne fait pas que les admirer, on les aime. Comme le formulait un jour très justement la « Gazette de Lausanne » : Devant chacune de ses toiles, on regarde un moment, puis on se dit : « Comme c'est ça ! Le beau peintre ! » Au bout d'un second moment, involontairement, on ajoute : « Et le brave homme ! »

Rouge n'est pas de ceux qui recherchent le bruit, les honneurs. Mais les hommages mérités du grand public lui sont venus depuis longtemps et tout naturellement, auxquels de flatteuses consécration officielles se sont ajoutées. Il est un de ces rares heureux qui font mentir le proverbe : « Nul n'est prophète en son pays ». Nos grands musées contiennent de ses oeuvres, et les amateurs se disputent ses tableaux. C'est justice, c'est réconfortant aussi, car un pays s'honore lui-même en honorant les artistes qui l'ont compris comme Rouge a compris le sien. Des articles élogieux sur lui ont également paru dans des revues et journaux étrangers, français entre autres, par exemple lors du salon de Paris de 1887, où il exposait le portrait en pied de U. Olivier (propriété de la famille Olivier).

Le musée de Rumine, à Lausanne, s'honore de posséder quelques-uns des plus célèbres, des plus beaux morceaux du peintre : le « Chasseur de chamois », le « Retour du bûcheron », « Une agonie dans les Alpes », « l'Enfant des bois », les « Chevaux dans la plaine du Rhône », les « Fées du lac de Neirevaux » et un buste d'« Urbain Olivier ». Le musée de Fribourg a la « Ferme vaudoise », celui de Schaffouse : « Captif », « Les Bouleaux » ; le musée Jenisch à Vevey : « Le Braconnier ». Plusieurs de ces dépôts sont des achats de la Confédération, comme aussi le portrait du père de l'artiste, qui orne la salle du Conseil de Lugano. Le reste, malheureusement pour le grand public, est chez des particuliers et ne sort qu'à de rares occasions ; ainsi ces « Dernières Nouvelles » dont nous parlions plus haut ; le « Conseil » (prop. de Mme Robert Ruchonnet-Clark, à Nyon), une des plus belles toiles de Rouge, et tant d'autres.

Nous avons cité un quotidien Lausannois. Terminons ces quelques notes en en citant un autre « La Revue », qui disait du sympathique peintre d'Ollon ceci – et l'on ne saurait mieux dire – « Il est le plus grand artisan de la nostalgie vaudoise ; à l'étranger, c'est un de ces types qui vous feraient pleurer de mal du pays ! Ah ! le joli, le bel artiste, et comme on est heureux de l'avoir, et comme on est content d'aimer et d'habiter le même canton que lui ! »